



HAL
open science

L'influence de la duchesse de Dino sur la pensée européenne du prince de Talleyrand

Laurent Guihéry

► **To cite this version:**

Laurent Guihéry. L'influence de la duchesse de Dino sur la pensée européenne du prince de Talleyrand. Le Courrier du Prince, 2022, 14. halshs-03578071

HAL Id: halshs-03578071

<https://shs.hal.science/halshs-03578071>

Submitted on 26 Feb 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'influence de la duchesse de Dino sur la pensée européenne du prince de Talleyrand

Par Laurent Guihéry (Laurent.guihery@cyu.fr)



De nombreuses contributions s'intéressent à l'action européenne du prince de Talleyrand, en particulier dans ses deux grands moments diplomatiques, le congrès de Vienne (1815) et la fameuse ambassade de Londres (1830-1834), d'où sont nées une paix durable en Europe et une Belgique indépendante.

Friedrich von Gentz révèle dans ses Mémoires que le congrès de Vienne a proposé la création d'un « bureau Européen », proposition à laquelle Talleyrand a souscrit avec « beaucoup de verve et d'esprit ». Avec ce soutien pour créer une sorte de Conseil de l'Europe avant l'heure, nous avons là une synthèse claire, un aveu de sa vision d'une Europe pacifiée, équilibrée, préférant les discussions, les échanges, la diplomatie à la guerre. « Samedi 18 novembre 1815. Conférence de plusieurs feux. Diné chez le duc de Dalberg, avec le prince Talleyrand, la princesse de Vaudemont, le baron Louis, l'Archevêque de Malines, M. Gallois, M. de Wessenberg etc. L'idée d'établir à Vienne un bureau Européen, qui a été ce matin produite [par] la conférence, a, par un singulier hasard, saisi le soir M. de Talleyrand, qui m'a parlé avec beaucoup d'esprit et de verve. »

(Mémoires de Gentz, p. 429).

Peu de contributions par contre s'intéressent à l'action européenne de sa nièce, la duchesse de Dino, née Dorothee, princesse de Courlande, et à son influence sur la pensée de Talleyrand. Née prussienne à Berlin (à Friedrichsfelde, petit château baroque qui se visite encore aujourd'hui), cette Allemande d'éducation et d'esprit, française de cœur et d'adoption, grande dame européenne maîtrisant quatre langues (allemand, anglais, français, italien et assurément quelques rudiments de russe) joua un rôle essentiel dans la seconde moitié de la vie du prince, en partageant sa vie, ses actions et ses secrets dans une « association singulière » (Schneider, p. 46).

Pour débiter, laissons parler ses petites filles : deux grandes dames du XIXe siècle, en effet, rendent un hommage sincère à leur grand-mère, en insistant sur sa vision de l'Europe et son intelligence hors norme.

D'abord la comtesse Jean de Castellane¹, de son nom de jeune fille Dorothee de Talleyrand-Périgord, surnommée Dolly (1862-1948), fille de Pauline de Castellane² (1823-1895) et de Napoléon-Louis de Talleyrand-Pé-

rigord (1811-1898), le fils aîné de la duchesse de

Dino. Son ouvrage concerne le récit des premières années de Dorothee, alors princesse de Courlande, jusqu'à son mariage avec Edmond de Talleyrand-Périgord (1787 – 1892) en 1809. Elle brosse en introduction un portrait de sa grand-mère : « Ma mère aimait à me parler de la haute culture de ma grand-mère, de son grand air, de sa beauté, de l'élevation de son esprit, du charme puissant de sa conversation qui agissait sur ses interlocuteurs à l'égal d'un bienfait. Douée de si remarquables qualités, elle ne tarda pas à prendre une place de premier plan dans le salon de mon arrière-grand-oncle le prince de Talleyrand – et à exercer sur son esprit une influence qui, pour n'être pas attestée par des documents d'archives, n'en fut pas moins réelle et profonde. » (Revue de France, 1935).



Dorothee de Dino, par Gérard 1813.

Ensuite, la princesse Antoine Radziwill (1840 - 1915), de son nom de mariage avec un proche conseiller du roi de Prusse, Guillaume 1er. Par son nom de jeune fille, Marie Dorothee Élisabeth de Castellane, elle aussi était une fille de Pauline de Talleyrand-Périgord (1820-1890), la fille de la duchesse de Dino qui prit le nom de Pauline de Castellane suite à son mariage en 1839 avec Antoine de Castellane.

Considérée par son neveu, le célèbre dandy Boni de Castellane comme « le bœuf Apis en personne et la reine de Berlin » sous le règne de Guillaume 1er, plus en retrait sous le règne de Guillaume II qu'elle n'appréciait guère, c'est elle qui publia en 1908 les chroniques de 1831 à 1862 de la duchesse de Dino, composées avec des notes recueillies en Angleterre, durant l'ambassade de Talleyrand, et ensuite avec les fragments extraits des lettres adressées pendant trente ans, par la duchesse de Dino à Adolphe de Bacourt entre autres. Cet ouvrage fut couronné par le prix Halphen de l'Académie française en 1911. Il offre un aperçu précis des affaires publiques et privées des grandes cours européennes de 1830 à 1862, date de la mort de celle qui était alors duchesse de Sagan et débute avec son arrivée à Londres dans le sillage de Talleyrand au début de la monarchie de Juillet.

Voici la présentation que fait la princesse Radziwill de sa grand-mère : « *La place que la duchesse de Dino a occupée dans la société européenne de la première partie du siècle dernier est aussi trop connue pour la rappeler ici. Ses attraits, comme ses dons, furent rarement égalés, mais ce qui est moins connu, c'est la séduction morale qu'elle exerçait sur tous ceux qui l'approchaient. Si l'intelligence est une puissance, l'élevation de l'âme en est une plus grande encore et celle-ci a certainement aidé la duchesse de Dino à traverser bien des phases difficiles dans sa vie* »

Sur la grande complicité entre le prince de Talleyrand et la duchesse de Dino

Cette association singulière entre ces deux personnalités se caractérise par une rare complicité. Ils sont inséparables, ne s'en cachent pas, et se ressentent indispensables l'un pour l'autre. Talleyrand l'avoue sans difficulté « *C'est rare d'avoir quelqu'un tout à soi, sans*

une arrière-pensée, sans un secret, sans un intérêt séparé. » (Orioux, 1970, p. 656).

Cela dépasse l'amitié et concerne d'abord une communauté d'intérêt et d'esprit : « *Ce qu'on appelle des amis me paraît bien insuffisant. C'est vous qui restez l'intérêt dominant de ma vie, d'abord parce que vous avez tout ce qui attache, et puis parce que je ne crains rien dans vos pensées. Vous connaissez mes avantages et mes inconvénients, vous avez tout mis en balance; le solde, le reliquat est en ma faveur.* » (cité par Schneider, p. 67).

On imagine l'intimité et les discussions lors des longues veillées à Valençay, ou à Rochecotte chez Dorothee. Le prince aimait prolonger tard le soir ces moments. Là se décidaient les actions à venir et il y a fort à penser que la duchesse de Dino, par sa haute et facile compréhension des faits, son sens de l'Europe, inspirait le prince. Nombreux sont les observateurs qui affirment qu'elle percevait mieux que quiconque ces équilibres européens, ces jeux de pouvoirs et les issues possibles aux crises et aux blocages, sans renoncer à des actions fortes comme celle d'avoir évincé l'épouse du prince, Catherine Grand.

Talleyrand le reconnaît puisqu'il ne cesse de louer les actions de la comtesse de Périgord, comme il l'appelle, et ses « allemanderies » Il la compare même « à la Grande Mademoiselle et regrette qu'elle n'ait pas vécu à l'époque de la Fronde » (Waresquiel, 2015, p. 702). « Il dira plus tard à lord Greville qu'elle est la personne la plus intelligente qu'il ait eu à rencontrer, hommes et femmes confondus » (Waresquiel, 2015, p. 702)

De son côté, Dorothee de Dino reconnaît l'importance de sa place auprès de Talleyrand. Le 31 mars 1831, dans une correspondance au baron de Barante, elle écrit : « *D'ici là, je veux rester auprès de M. de Talleyrand qui, bien souvent, a besoin de quelqu'un à qui confier les prévisions, les mécomptes, les espérances et les devoirs qui, sans relâche, occupent son esprit toujours actif, toujours raisonnable, toujours pratique. Il est fort honoré, fort considéré ici. On a grande confiance dans sa droiture et sa sagesse; mais il n'est et ne peut être en ouverture de cœur qu'avec moi, et c'est ce qui me fixe ici* » (Barante, Souvenirs, 1890)

Leur communion d'esprit et d'intérêt est exception-



nelle. Talleyrand loue cette proximité de pensée en y remarquant une sensibilité franco-allemande³ : « *On peut avec vous sauter à pieds joints sur les idées intermédiaires. Votre esprit n'est jamais enrayé, c'est par là que vous avez cessé d'être allemande. Vous l'êtes restée dans toutes vos habitudes sauf dans celles de l'esprit; il n'a pas plus d'accent que votre langage* »

(Orieux, 1970, p. 656).

Douée d'une intelligence germanique limpide, froide et analytique, Dorothée complétait parfaitement celle du prince. « Elle était rigueur, force et profondeur. Lui était intuition et finesse. Elle lui apporta l'énergie. C'est elle qui avait l'intelligence d'un homme. Elle le subjuguait. Il va l'associer à ses travaux, à ses secrets. Pour cet homme de soixante ans, désabusé, elle fut l'espoir d'un renouveau » (J. Orieux, p. 607).

Talleyrand se plaît dans ce tandem de raison : « *Convenez que nous aurions grand tort de nous passer l'un de l'autre car je perdrais mon mouvement et vous votre repos* ». Et la duchesse de Dino, dans ses mémoires, reconnaît la période exceptionnelle qui fut celle qu'elle passa avec Talleyrand. Après le décès du prince en 1838, ce ne fut pour elle qu'un long deuil de l'intelligence et elle ne retrouva pas une pénétration et un sens de la conversation aussi fort :

« *Mon long commerce avec M. de Talleyrand m'a rendue difficile pour celui de tout le reste du monde. Les esprits que je rencontre me semblent lents, diffus, arrêtés par de petits à-côtés* » (Orieux, 1970, p. 656).

Que trouvait-elle dans le caractère de Talleyrand ? Ses Mémoires livrent peu d'indices ; à un moment peut-être, elle fait une confidence : « *Son coup d'oeil était rapide, juste et fin ; son démêlé pénétrant, son esprit fortement trempé dans un admirable bon sens ; son action rare, lente au début, mais vive et précipitée vers le dénouement (...). Ce qui aidait à le rendre si imposant, c'était un trait de sa nature, qui se sentait à travers son indolence. C'était ce courage plein de sang-froid et de présence d'esprit, ce tempérament hardi, cette bravoure instinctive, qui inspire un goût irrésistible pour le danger sous toutes ses formes, qui rend le péril séduisant, et donne tant de charme aux hasards. Il y avait, sous la noblesse de ses traits, la lenteur de ses mouvements, le sybaritisme de ses habitudes, un fond de témérité audacieuse, qui étincelait par moments, révélait tout un ordre nouveau de facultés, et le rendait, par le contraste même, une des plus originales et des plus attachantes créatures* » (Dorothée de Dino, Souvenirs et Chronique, 13 décembre 1840).

Entre France et Allemagne, elle donne aussi des éléments pour comprendre cette symbiose exception-

nelle, que je qualifie de franco-allemande (Guihéry, 2021). Elle écrit ainsi à Barante : « *Adieu, Monsieur, je rapporterai de l'Allemagne un peu de cette force que rend l'air natal, mais bien plus certainement encore une disposition d'esprit et de cœur tout à l'avantage de ma seconde patrie ; imposée d'abord, je l'ai adoptée depuis et ce n'est qu'ici que je veux chercher abri et repos* » (Barante, Souvenirs. 1890).

Abri et repos : voilà ce que la duchesse recherchait en France et qu'elle trouvait auprès du prince. Très souvent perçue comme une étrangère en France – elle le sera aussi plus tard en Allemagne, lors de son retour – elle trouve, auprès de Talleyrand, la stabilité et un ancrage bien français, une assise sur laquelle elle peut exprimer tout son sens de l'intrigue politique.

Lui, à l'opposé, s'imposait auprès d'elle par son ambition, son envie d'action sur la scène européenne et un certain sens de la domination (Orieux, p.700). Cette intelligence européenne fascinait la duchesse car elle se combinait à l'action, Talleyrand *piaffant un peu* lorsqu'il n'était pas aux affaires. Tous deux sont motivés par l'engagement politique, au service d'une Europe des nations, ouverte, se mêlant à l'image des liens matrimoniaux de la haute aristocratie à cette époque et œuvraient pour la paix de l'Europe :

La comtesse de Boigne, dans ses célèbres chroniques mondaines, résume très bien le pouvoir d'influence de Dorothée de Dino :

« *Avec prodigieusement d'esprit, on pourrait aller jusqu'à dire de talent, si cette expression s'appliquait à une femme, madame de Dino s'accommode merveilleusement de la vie de représentation.* » (c. de Boigne, Mémoires).

Et la duchesse de Broglie, dans les souvenirs de son mari (t.II, p. 317), esquisse l'aspiration à l'action politique de Dorothée en 1823 en ces termes :

« *Elle voudrait faire des révolutions populaires avec des robes de crêpe et des turbans d'argent, remuer les masses par de bons mots et bouleverser la société sans déranger ses soirées* » (duchesse de Broglie, Souvenirs).

Elle se sent parfois capable de prendre la place du ministre des affaires étrangères tant elle est effarée de sa réplique au discours du député François Manguin (1785 – 1854)⁴, en venant « lire à la tribune des phrases préparées d'avance et non pas appropriées au discours auquel il fallait pouvoir répondre tout de suite » Et elle s'indigne : « *Il ne paraît pas qu'il fût bien difficile de le rétorquer ; et quoique je ne sois qu'un petit agrégé volant en diplomatie, il me semble que j'aurais su m'en tirer.* » (Lettres de la duchesse de Dino à Thiers Partie II, La Revue de Paris, 1er août 1923, p. 530). Voilà une prise de position claire. On admirera



Les trois sœurs de la duchesse de Dino : Wilhelmine de Sagan, Pauline de Hohenzollern-Hechingen et Jeanne d'Acerenza

le qualificatif de « petit agrégé volant en diplomatie » dont elle se pare...

D'ailleurs, dans une lettre à Barante, le 11 février 1836, le marquis de Sémonville, imaginant un ministère féminin au pouvoir, donna les rênes du ministère des Affaires étrangères à la duchesse de Dino !

Peu à peu, avec le temps et la vieillesse du prince, cette complicité se transforme : la duchesse prend de plus en plus d'importance dans les décisions, ce qui fait même dire à Mérimée qu'à la fin de sa vie « *M. de Talleyrand est absolument mené par la duchesse de Dino, dont M. de Montrond enrage. Je crois qu'il n'aura rien de la succession, et que la princesse de Courlande aura tout.* »

Autre exemple de la détermination de Dorothée : son refus de voir Talleyrand, à 80 ans, prendre les rênes du gouvernement, à la demande de Louis-Philippe en 1834. Charles de Rémusat, envoyé à Londres, est chargé de convaincre Dorothée, qui doit ensuite convaincre le Prince. Elle lui répond :

« *Talleyrand est beaucoup trop déterminé à ne faire partie d'aucune administration. Et s'il en avait envie, je l'en empêcherais.* » (Schneider, 2021, p. 69).

A ce niveau, elle décide pour lui, sûre de son influence. En 1838, le retour de Talleyrand dans le giron de l'Église catholique, aux derniers mois de sa vie, est l'œuvre de Dorothée qui, lentement avec persuasion, aidée par la dévotion de sa fille Pauline, va le rapprocher de l'abbé Dupanloup, futur évêque d'Orléans. Talleyrand fera de la duchesse de Dino son légataire universel. Si l'on peut dire que, comme le rapporte Mme de la Tour du Pin, Talleyrand est « fort occupé de son propre avenir, il ne s'embarrassait aucunement de l'avenir des autres », il a néanmoins gardé une attention extrême pour sa nièce et pour sa famille.

Après la mort du prince, le 17 mai 1838, Dorothée va mettre en ordre, avec l'aide d'Adolphe de Bacourt, sa correspondance et travailler ses Mémoires qui ne seront publiés que de nombreuses années plus tard. Tout au long de sa vie, elle sera la garante de sa mémoire

et se fâcha avec Thiers qui avait qualifié de « capucinade » sa réintégration dans l'Église.

Quelle influence de la duchesse de Dino à Vienne et Londres sur la pensée européenne du Prince ?

Tentons plus concrètement de voir maintenant l'influence réelle de Dorothée sur la position politique de Talleyrand.

Concernant le congrès de Vienne,

Talleyrand écrit dans ses Mémoires : « *Il me parut aussi qu'il fallait faire revenir la haute et influente société de Vienne des préventions hostiles que la France impériale lui avait inspirées, il était nécessaire pour cela de lui rendre l'ambassade française agréable; je demandais donc à ma nièce, Mme la comtesse Edmond de Périgord, de vouloir bien m'accompagner et de faire les honneurs de ma maison. Par son esprit supérieur et par son tact, elle sut attirer et plaire, et me fut fort utile* »

Nombreux sont les observateurs et mémorialistes qui ont perçu très tôt un certain charisme de la comtesse de Périgord, puisque c'est sous ce titre qu'elle séjourna à Vienne en 1815. Certes le Prince atteint ici le summum de son action diplomatique, mais l'action politique et mondaine de sa nièce, parlant allemand, et retrouvant à Vienne ses trois sœurs, intimement liées avec le Tsar, le roi de Prusse et le chancelier d'Autriche, Metternich, fait des merveilles.

On sait qu'à son arrivée à Vienne, fin septembre 1814, Talleyrand rencontra l'hostilité marquée des quatre alliés, Angleterre, Autriche, Russie, mais surtout Prusse. Les Prussiens en effet s'étaient sentis humiliés par le traitement que Napoléon avait réservé à leur reine, Louise, la veille des négociations de paix de Tilsit le 7 juillet 1807. Humiliation dont Talleyrand avait été le seul témoin direct, et dont la reine avait bien remarqué qu'il en était indigné. « Seul M. de Talleyrand s'était comporté comme un être humain » dira-t-elle. Et avant sa mort en 1810, la reine Louise s'en était ouverte auprès de la duchesse de Dino. A Vienne, Dorothée put ainsi confirmer ce qu'en rapporta Talleyrand à Wilhelm von Humbolt (représentant la Prusse au congrès), qui en avait d'ailleurs été informé de son côté par la reine Louise. Tout cela atténua beaucoup les préventions prussiennes dont la France était l'objet.⁵

Talleyrand s'empressa d'ailleurs de relater ses succès à la mère de Dorothée, la duchesse de Courlande, avec laquelle il était resté très lié. Ainsi note-t-on chez Al-

fred Nettement : « *Mais de tous les salons, celui de M. de Talleyrand restait le premier. Tout, jusqu'aux grâces de sa jeune et charmante auxiliaire, la duchesse de Dino, qui, élevée sérieusement et nourrie de fortes lectures comme les femmes du Nord, avait, sous un vernis de grâces, la solidité, la fermeté, l'ardeur et l'énergie de volonté qui manquaient à son oncle, tout contribuait à lui assurer une prééminence personnelle, flatteuse pour lui-même, utile à son gouvernement* » (Nettement, 1860).

A Vienne, Talleyrand, porté par son expérience et son talent, est au premier rang de la scène diplomatique ; Dorothee, par sa grâce, sa beauté et son esprit, s'affirme rapidement dans les salons et les redoutes ⁶.

Saint-Aulaire confirme cette analyse et élève même la comtesse de Périgord au rang des diplomates : « *Préposée au service de la propagande, mais sans titre officiel, ce qui est la première condition du succès, sa nièce, la délicieuse Dorothee, comtesse de Périgord et bientôt duchesse de Dino, qui depuis quelques temps faisait les honneurs de sa maison, régnera sur le Congrès. A vingt-et-un ans, elle était plus profondément diplomate que la plupart des professionnels blanchis sous le harnais ...* ».

Il est vrai que, par ses liens familiaux et européens, elle connaissait la plupart des personnages-clés du congrès. « *Ce qui ajoute peut-être à son ascendant sur le prince, c'est qu'elle est pour lui le fantôme vivant de sa mère jeune, la duchesse de Courlande, une de ses passions les plus durables* ⁷ » (de Saint-Aulaire). On peut douter du contenu de cette phrase puisque la duchesse de Courlande avait 49 ans lors du mariage de Dorothee avec Edmond de Périgord en 1809.

Enfin, certains auteurs considèrent que Dorothee ne

limita pas son action à une séduction mondaine et à la quête d'informations utiles à la délégation française, le grand historien Villemain observe même que : « *Plusieurs des notes de M. de Talleyrand, plusieurs de ses lettres au roi Louis XVIII et d'autres souverains, même des lettres toutes intimes et copiées par lui, pour être plus secrètes, ont des touches vives et délicates, des nuances habilement persuasives, où se marque la main de madame de Dino.* » (G. Erbe, 2009 citant Villemain, Abel-François. Souvenirs contemporains d'histoire et de littérature, vol. 2, Paris, 1854-1855).

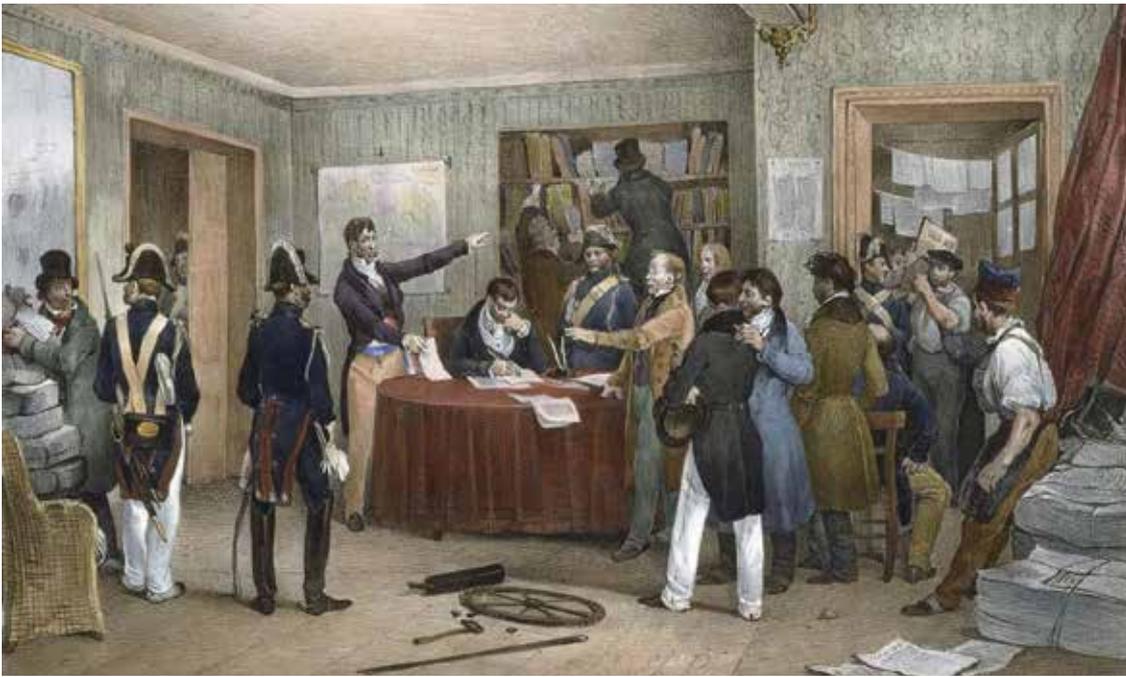
Tout porte à croire que la comtesse de Périgord à Vienne participa à la correspondance du prince et fut susceptible de l'influencer dans ses prises de position européennes.

Entre Vienne et l'ambassade de Londres, il y eut l'action décisive de Talleyrand et de Dorothee pour faire tomber le gouvernement *ultra* de Charles X. La comtesse de Boigne le rapporte exactement, en insistant sur son action politique : « *Le salon de madame de Dino devint à Paris, comme il l'avait été à Rochecotte, le centre de l'opposition libérale et même, autant que les temps le permettaient, anti-dynastique. Monsieur de Talleyrand fit les frais de l'établissement du National. Thiers en fut rédacteur, en s'associant Mignet et Carrel. Tous les écrivains qui s'étaient déjà fait une réputation dans le Globe fournirent des articles à la nouvelle gazette qui devint promptement une puissance.* » (c. de Boigne, Mémoires, vol. 2). En outre, de nombreux observateurs rapportent à cette époque que « les beaux yeux de Madame la duchesse de Dino inspirent M. Thiers ».

Concernant l'ambassade à Londres, Talleyrand, dans ses Mémoires, confirme bien le succès de Dorothee et son intégration dans la haute société anglaise : « *Ma nièce, madame de Dino, avait consenti à m'accompagner à Londres, et je pouvais compter sur les ressources de son grand et charmant esprit aussi bien pour moi-même, que pour nous concilier la société anglaise si exclusive, et dont elle ne tarda pas, comme je l'avais prévu, à conquérir la bienveillance* » (Talleyrand, Mémoires, tome III, p. 337). Elle-même confirme à plusieurs reprises que ce séjour londonien fut la plus



L'entrevue de Napoléon et de la reine Louise en présence de Talleyrand, restituée par Rudolf Eichstaedt en 1895 Ostpreussisches Museum, Lüneburg, Allemagne



La saisie des presses du National, le 27 juillet 1830. Quand Charles X promulgue les Ordonnances de Juillet suspendant la liberté de la presse, c'est au siège du National que se réunirent les journalistes pour signer la protestation de 1830, prémices des «Trois Glorieuses».

Dino, comme de la princesse de Lieven, fut toute de conciliation et de paix générale; il ne pouvait pas y avoir de guerre lorsqu'on vivait en si bonne intelligence; l'Europe ne pouvait se heurter quand la France et la Russie étaient représentées par deux

belle période de sa vie.

Mais nous pouvons clairement penser que Dorothée ne se borna pas à cette mission de représentation, de séduction et d'assistance. « Elle fut à Londres son principal collaborateur politique », nous assure Léon Noël dans une version commentée du « Monsieur de Talleyrand » de Sainte-Beuve (note 8 p. 247). Nous avons la preuve qu'elle rédigea le texte de l'allocution que Talleyrand adressa au roi Guillaume IV lorsqu'il lui présenta ses lettres de créances ; voici ce qu'elle écrit dans sa chronique, le 28 septembre 1835 : « Il changea deux ou trois mots à mon brouillon ; je recopiai le tout pendant qu'on lui attachait ses décorations et qu'on lui donnait sa canne et son chapeau »⁸

De nombreux observateurs considèrent que les discussions informelles, souvent décisives, concernant l'avenir de la Belgique, et donc la paix en Europe, se jouèrent dans le salon de ces deux grandes dames du XIX^{ème} siècle : Madame de Dino et la Princesse de Lieven, épouse de l'ambassadeur russe à Londres. Capefigie, dans son étude des diplomates européens (1845), l'affirme : « La princesse de Lieven se lia à la duchesse de Dino (de si grande distinction), qui exerçait sur M. de Talleyrand une certaine influence. Ce furent donc deux femmes qui apportèrent une sorte de tempérance dans les négociations si difficiles de cette époque à Londres, toute la diplomatie allait chez la duchesse de Dino et chez la princesse de Lieven ; c'était sans conséquence. Là on s'entendait, on se rapprochait, et lors des fameux protocoles des conférences de Londres, l'action de la duchesse de

femmes qui luttaient d'esprit et de bon goût sur une causeuse ».

Certes, Talleyrand, âgé de 76 ans à son arrivée à Londres en 1830, gardait un œil sur tout, mais il savait admirablement faire travailler ses collaborateurs de l'ambassade. Bacourt en tomba malade et en ressentit une vraie irritation. Sir Henry Bulwer, nous dit Sainte-Beuve, observe bien Talleyrand, lorsqu'il était engagé dans les protocoles : « Lui, qui dormait peu, avait coutume de mettre sur les dents ses plus jeunes collègues et ses yeux étaient ouverts tandis que lord Palmerston sommeillait »

Vitrolles⁹, qui l'a bien connu, nous rappelle que Talleyrand, restait, à un si grand âge, fatigué et que sa nonchalance habituelle se transformait parfois en lent et paresse. Le Prince détestait écrire et rédigeait difficilement sa pensée. A l'inverse, Dorothée, dans la force de l'âge, connaissait les faiblesses de son oncle et savait y remédier. Elle avait même, dit-on, mis de l'ordre dans ses finances embrouillées : « sa position en Angleterre était épineuse, mais elle sut s'entourer de tant de convenances que les personnes les plus haut placées la recherchèrent, et que les hommes les plus distingués désirèrent son intimité. Son dévouement fut absolu pour le vieillard dont elle était devenue le bras droit. Tant qu'il a vécu, elle a su dissimuler sa propre importance et abdiquer toute ambition personnelle. Sous l'apparence d'une femme aimable et spirituelle, elle était un homme par la vigueur de l'intelligence et du caractère : mais sa vie s'était pour ainsi dire fondue dans celle d'un autre. Elle

avait sur M. de Talleyrand les droits d'un esprit fort et ferme en ses desseins, et ceux que lui donnaient les causes intimes que le prince aimait à prolonger bien avant dans la nuit jusqu'à deux ou trois heures du matin. Là, sa facile et haute compréhension se prêtait à tous les sujets. Le croirait-on? Elle aidait M. de Talleyrand à penser, et le forçait à préciser et à compléter ses idées, qui, sans elle, seraient restées vagues et vaines. Enfin, souvent, elle l'inspirait. Nul ne saura jamais tout ce que le vieux diplomate lui a dû d'utiles conseils »

A Vienne, Talleyrand dominait mais avait perçu l'ambition européenne de sa nièce. A Londres, Dorothee s'est transformée et a beaucoup appris : elle a trente sept ans et, depuis 1818, est inséparable du prince, lui donnant confiance dans son action et ses jugements. « Son rôle est plus éminent, son influence plus grande. Elle est devenue plus que la secrétaire particulière, plus que porte-parole, plus que

l'éminence grise. Elle rédige notes, lettres et discours, correspond quasi quotidiennement avec Madame Adélaïde, la sœur du roi, et avec Thiers, désormais l'un des politiques les plus influents de la nouvelle monarchie. C'est elle qui, court-circuitant le ministre des Affaires étrangères, le comte Molé, les informe de ce que Talleyrand ne veut pas dire officiellement » (Schneider, 2021, p. 68). A Londres on l'appelle volontiers « Madame l'ambassadrice de France » et elle se permet de vilipender les ministres en France, comme, par exemple, dans cette lettre écrite à Thiers : « Nous sommes mécontents du ton des dépêches de M. Molé. Il ne dit rien sur l'état de la France, ni sur ses rapports avec l'étranger, et qui plus est, il insinue en termes assez cavaliers qu'il ne trouve pas que M. de Talleyrand lui rende un compte assez étendu de ce qui se passe ici. En outre, et ceci est bien significatif, il a écrit directement au duc de Wellington une lettre sur les affaires de la Belgique, dont nous n'avons eu connaissance que par le duc, qui est venu en parler à M. de Talleyrand. » (Lettres de la Duchesse de Dino à Adolphe Thiers (1830–1837), in La Revue de Paris, n° 14 du 15 juillet 1923 cité par G. Erbe, 2009). Ce « nous » est très révélateur. Un binôme très proche représente la France à Londres. « Un couple uni par



La princesse de Lieven, image de Maxime Gauci d'après J Lucas (British Museum)

une telle communion de pensée que Dorothee est devenue l'alter ego du plus fameux diplomate de son temps » nous dit Schneider (Schneider, 2021, p.68).

Enfin, la lettre de démission de Talleyrand de l'ambassade de Londres, envoyée le 13 novembre 1834 à Louis-Philippe (Erbe, 2021, note 70), fut apparemment l'œuvre, là encore de la duchesse de Dino : « Je rassemblerais immédiatement tout ce que j'avais préparé en pensée, je le mis par écrit et retournant une demi-heure après chez M. de Talleyrand, je le lui lus. Il en fut frappé, et l'adopta en totalité à l'exception de deux mots⁸ qu'il trouvait trop affectés. » (Dino, Souvenirs et Chronique, 28 septembre 1835).

Entre influence, séduction et persuasion

La duchesse de Dino est (déjà!) une *influenceuse*. Peu à peu, elle va prendre l'ascendant sur Talleyrand qui, avec l'âge, va faire sien sa maxime : « Les femmes, c'est

la politique » Toute son action reste néanmoins mesurée, modeste, cachée, intime, avec une réelle retenue, comme l'exigeaient les codes de l'époque, en politique comme en diplomatie. Micheline Dupuy, une de ses biographes, est sans équivoque à ce sujet : « Elle ne tirait néanmoins jamais aucune gloire de ses interventions, elle ne voulait être et n'était que le porte-parole, la déléguée du « plus fameux diplomate de son temps » Elle était en quelque sorte l'ambassadeur de Talleyrand et non celui de la France, alors que Mme de Lieven était persuadée de mieux traduire la volonté de Nicolas Ier que ne le faisait son mari. » (Dupuy, 2002, p. 261).

La subtilité de l'influence féminine, à cette époque, s'exprimait dans les salons, façonnait les majorités à la Chambre et renversait les ministres. Cette grande observatrice du faubourg Saint-Germain et des cercles mondains qu'est Madame de Girardin, dans ses *Lettres parisiennes* (vol.I), l'exprime clairement : « Les femmes ne sont point faites pour agir, elles sont faites pour commander, c'est-à-dire pour inspirer: conseiller, empêcher, demander, obtenir, voilà leur rôle: agir, pour elles, c'est abdiquer. Et cette maxime fameuse, qui ne signifie rien quand on l'applique à la puissance d'un roi, est de toute vérité quand elle s'applique à la puissance de la femme:

La femme règne et ne gouverne pas. » (Girardin, 1857). Balzac, qui rencontra Talleyrand et Dorothee à Rochecotte, avait décelé, dans ses discussions avec elle, cette personnalité rare qui « grâce à leur intelligente et pour ainsi dire leur instinctive appréciation du génie, peuvent compenser pour de grands incompris comme Balzac l'injustice de leurs contemporains. Une de ces femmes auprès desquelles un homme déprimé par la vie peut retrouver la confiance en lui et le courage nécessaire pour continuer la lutte » (Floyd Juanita, 1926, p. 119).

Après le décès de Talleyrand, elle restera dans une certaine nostalgie de cette époque, se tourna de plus en plus vers une foi catholique intense, refusant peu à peu de s'immiscer dans les affaires publiques et se réfugiant dans son fief silésien de Sagan. Dans sa chronique, elle cite même l'Imitation de Jésus Christ pour définir son tempérament : « Evitez autant que vous pourrez le commerce tumultueux des hommes. En effet, il y a bien de l'inconvénient à se mêler des affaires du siècle, quoiqu'on s'en entretienne avec une intention simple, car bientôt la vanité corrompt notre âme et l'asservit. Je voudrais qu'il me fût arrivé plus souvent de garder le silence et de ne m'être pas trouvé parmi les hommes. » (Barante, Souvenirs, 1890.)

Européenne de raison et de cœur, elle fut toute sa vie étrangère dans son pays d'adoption, la France, comme dans son pays natal l'Allemagne, qu'elle avait délaissé pendant plus de 30 ans : « Je suis en France depuis plus de vingt ans, dans une position qui devrait faire croire que je suis au-dessus des préventions, eh bien ! je ne les ai point vaincues, je suis toujours considérée comme une étrangère et si, parfois, j'ai cru avoir pris racine, on m'a bien vite prouvé que je me trompais. Pour tout le monde, et même pour les personnes de la famille dans laquelle je suis entrée, je suis une étrangère » confie-t-elle au diplomate hongrois Apponyi (Apponyi R., Vingt-cinq ans à Paris, 1913 cité par G. Erbe, 2009).

Marie von Bunsen (1935), conclut sa biographie en parlant d'une « europäische Stellung » de Dorothee, à savoir une position, une posture européenne de cette personnalité rare.

Notes

- 1 Mariée en premier mariage à Charles-Egon IV von und zu Fürstenberg, prince allemand.
- 2 Exactement Rachel Elisabeth Pauline de Castellane. Elle est la troisième des quatre enfants du maréchal Victor-Boniface de Castellane et de Cordélia Greffulhe
- 3 Voir à ce sujet le livre que j'ai publié : « Et si nous mariions la France et l'Allemagne ! », éditions complicités, 2021, qui traite de cette perspective franco-allemande.
- 4 Homme politique libéral, il fut élu député en 1827. Il joua un rôle actif jusqu'en 1848. Après le coup d'État de 1851, il se retira à Saumur, chez sa fille, la comtesse de Rochefort.

5 Voir « La 1e dame de France au congrès de Vienne par Joachim von Below-Dünnow » Actes du colloque pour le 200e anniversaire de ce congrès, 8-9 juin 2015, pages 39-40, Paris, association Les Amis de Talleyrand.

6 Une redoute est, à l'époque, un lieu où l'on donne des bals, des fêtes.

7 Entre le 15 novembre 1808 et le 24 juillet 1821, ce sont plus de 330 lettres que Talleyrand écrivit à la duchesse de Courlande.

8 Cette affirmation, si précise, est-elle vraiment exacte ?

9 M. de Vitrolles in Mémoires, Société des sciences et arts de Vitry-le-François, 1902-02-27, p. 741.

Bibliographie indicative

- Aubret-Ehner F., site Internet sur la famille de Courlande, <http://www.dames-de-courlande.fr>
- Barante (de), Prosper B., baron de, Mémoires et correspondances, Paris, Calmann-Lévy, 1901
- Bernardy (de), Françoise, Le dernier amour de Talleyrand - La duchesse de Dino, 1793-1862, Paris, Librairie académique Perrin, 1965
- Boigne (de), Éléonore-Adèle d'Osmond, comtesse de, Mémoires de la comtesse de Boigne, Paris, Émile-Paul frères, 1931
- Bunsen (von) Marie, Talleyrand's Nichte, die Herzogin von Sagan, Stuttgart, Deutsche Verlagsanstalt., 1935
- Capefigue Baptiste., Les diplomates européens, 1845
- Castellane (de), Jean, comtesse de, Souvenirs de la duchesse de Dino, Paris, Calmann-Lévy, 1908
- Castellane (de), Pauline, Journal (1855-1894), Mémoire d'une aristocrate entre Paris et Berlin, Edizione Di Storia E Letteratura, Rome, 2014
- Courlande (de), Dorothee, duchesse de Dino, Souvenirs et Chroniques de la duchesse de Dino, 1831-1862, Paris 1909, réédition 2016, sous la direction de Anne et Laurent Theis, Paris, Éditions Robert Laffont, Coll. Bouquins, 2016, en accès libre sur Gutenberg.org : <http://www.gutenberg.org/ebooks/52380>
- Dupuy, Micheline, La duchesse de Dino : princesse de Courlande, égérie de Talleyrand, 1793-1862, Paris, Perrin, 2002
- Erbe Günter., Dorothea Herzogin von Sagan (1793–1862). Eine deutsch-französische Karriere, Köln/Wien, Böhlau Verlag, 2009
- Floyd Juanita H., Les femmes dans la vie de Balzac, Plon, Paris, 1926
- Gentz (von), Frederick, Tagebücher von Friedrich von Gentz, Band I 1800-1815, Kronenbitter, Ed. Günther, reprise de l'édition de Leipzig 1873, 2004
- Girardin (de), Mme, Lettres parisiennes, 1857
- Guihéry L., Et si nous mariions la France et l'Allemagne ! , Editions Complicités, 2021
- Lacour-Gayet, Georges, Talleyrand : 1754-1838, Paris, Payot, 1931
- Nettement A., Histoire de la Restauration, 1860
- Orieux, Jean, Talleyrand, Paris, Flammarion, Coll. Grandes Biographies, 1970
- Schneider R., Maîtresses et femmes d'influence : le cœur du pouvoir depuis 1789, Perrin, Paris, 2021
- Talleyrand-Périgord (de), Charles-Maurice, Mémoires du prince de Talleyrand. 1809-1815, Paris, Jean de Bonnot Éditeur, 1989
- Vitrolles (de), Eugène-François-Auguste Arnaud, baron de, Souvenirs autobiographiques d'un émigré, Paris, Émile-Paul Frères Éditeurs, 1924
- Waresquiel (de), Emmanuel, Talleyrand, le prince immobile, Tallandier, 2015

LE COURRIER DU PRINCE

Bulletin d'information de l'association
LES AMIS DE TALLEYRAND

Siège : Château de Valençay - 36600 Valençay
www.amis-talleyrand.org groupe facebook « Les Amis de Talleyrand »

Responsable de la publication : Alain Boscher

Comité de lecture : Anna de Bagneux, Roland Martinet, Georges Lefaivre, Jean Meyer
Alexandre Belonoschkin, Claude Jambart, Joachim von Below-Dünnow, Jean-Marie Bader

Responsable de la collecte et de la revue des articles : Philippe Selz

Maquette et composition : Jean-Marie Bader

Parution annuelle N° 14 - janvier 2022
ISSN 2606 - 1082

Les articles du présent Bulletin sont publiés sous la responsabilité de leurs signataires, tant pour ce qui concerne leur fond que leur forme.

La reproduction des textes est interdite sauf autorisation préalable de l'auteur.

Crédit photos : les photos ou reproductions sont fournies par les auteurs sous leur responsabilité